

c) LA FABRIQUE LYONNAISE DE SOIERIES DE 1900 à 1929

par Melle Solange GARC:

Mémoire de Maîtrise soutenu le 30 septembre 1969

Jury : MM. Léon et Garden

- o -

Au début du XXe siècle, la fabrique lyonnaise est une industrie déjà ancienne, puisque son essor date des années 1830. Pourtant, aussi bien par la qualité de sa production que par les quantités d'étoffes

qu'elle produit chaque année et dont elle exporte les deux tiers, elle reste, en 1900, la première fabrique de soieries du monde. De 1900 à 1930, son activité est favorisée par la conjoncture ascendante de l'économie mondiale. Mais en même temps, des problèmes qui s'étaient déjà posés à elle au cours des années précédentes, deviennent plus aigus: les concurrences se multiplient, les barrières douanières se dressent de plus en plus élevées devant elle. Dès 1900, il apparaît clairement que la fabrique ne pourra conserver sa place qu'en rajeunissant ses structures. C'est pourquoi, ces trente années qui voient la fin de la politique libérale dans laquelle elle s'était épanouie, sont décisives pour la Fabrique.

*
* *
*

Le tissage des soieries, qui constitue, au sens étroit du terme, la Fabrique, est le point d'aboutissement d'un vaste commerce et d'une série d'activités. Les soies sont fournies aux fabricants par les marchands de soie lyonnais. Ceux-ci, en 1900, s'approvisionnent en Chine, au Japon, en Italie, en Syrie et en France. Par ailleurs, ces marchands qui achètent la soie déjà filée, la font mouliner, soit dans leurs propres moulinages, soit par de petites entreprises qui travaillent pour eux à façon. Longtemps, les marchands lyonnais ont utilisé les moulinages d'Italie, où la main-d'oeuvre est bon marché; mais depuis l'imposition de droits de douane à l'entrée des soies ouvrées en France, en 1892, ils se tournent, de nouveau, vers les moulins du Sud-Est de la France. Les fabricants, eux, s'occupent seulement du tissage de la soie. Cependant, avant la guerre, 55 fabricants sur un total de 270, possèdent leurs propres usines de tissage; la plupart se contentent de faire travailler des tisseurs à façon. Ceux-ci sont, soit de petits artisans possédant 1 ou 2 métiers à bras, soit des patrons employant une main-d'oeuvre féminine dans des usines de 100 métiers et plus. En 1900, 48.000 métiers à bras et 30.000 métiers mécaniques oeuvrent au service de la Fabrique; 8.600 seulement sont situés dans l'agglomération lyonnaise et leur nombre tend à diminuer chaque année; tous les autres sont dispersés dans les départements environnants: Isère, Loire, Ain, Rhône, secondairement Ardèche, Puy-de-Dôme et les deux Savoie. Là, dans les campagnes et les petites villes surpeuplées, telles la Tour du Pin, Voiron ou Renage, la main-d'oeuvre est docile et bon marché. Les commissionnaires et maisons de gros se chargent ensuite de l'écoulement des soieries. Un tiers environ est destiné au marché français, 70 % à l'exportation. Le principal marché étranger de la Fabrique est l'Angleterre qui absorbe chaque année la moitié de ses exportations; cette énorme proportion s'explique par l'absence de protection douanière et l'absence d'une concurrence intense, la fabrique anglaise ayant périclité depuis 1860. Les autres marchés importants de la Fabrique sont les Etats-Unis, (1/5 des exportations de la Fabrique) et l'Europe Continentale: Suisse et Allemagne essentiellement (1/5). Une multitude de débouchés secondaires Balkans, Chine, Etats Africains, absorbe le reste de la production lyonnaise. Le retour depuis 1870, dans tous les pays, excepté l'Angleterre, à une politique de protection douanière, qui a permis à de jeunes fabriques de se développer, n'a pas cessé d'inquiéter les Lyonnais. Cependant jusqu'à la guerre la taxation douanière reste modérée. En 1900, la Fabrique apparaît comme une industrie déjà ancienne, mais qui, agissant sur un marché de type encore libéral, a conservé une large influence

La période qui s'étend de 1900 à 1926 peut, d'après la courbe du prix des soieries et celle de la production, se diviser en trois parties : une période de malaise pour la Fabrique, une période d'essor très lent et très modéré, enfin une phase de rapide croissance.

Les années 1900 - 1904 sont caractérisées par la faiblesse des profits des fabricants et par la légère baisse des quantités d'étoffes produites. La production en valeurs passe de 420 millions de fr. à 385 millions. En effet, le prix de revient et le prix de vente des soieries lyonnaises s'accroît du fait de la hausse du prix des soies (41 fr. en 1898, 49 fr. en 1904) ; celle-ci est provoquée par la forte demande de la fabrique américaine, qui se développe à un rythme très rapide depuis 1896. Or, à la même époque, le pouvoir d'achat sur tous les marchés européens reste stagnant et peut-être même régresse, et la Fabrique, industrie de luxe, est très sensible à toutes ses variations. Enfin la mode se portant sur les étoffes lourdes de qualité courante, spécialité des fabriques suisse et allemande, les produits lyonnais sont vivement concurrencés sur tous les marchés.

La phase qui s'étend de 1904 à 1913 est caractérisée par la stabilité ou par une hausse seulement légère du prix des étoffes, assortie d'un profit unitaire assez important. Mais cette stabilité ne paraît pas encourager la demande ; la production ne s'accroît que faiblement (en valeur, elle passe de 392 millions de francs en 1905 à 412 en 1912), malgré la convergence d'un faisceau de facteurs favorables. Parmi ceux-ci, notons d'abord la stabilisation du prix de la matière première : la moyenne du prix des soies du Japon passe de 45 fr. en 1900-1905, à 42 fr. en 1905-1913 ; cette stabilisation du prix de la soie à une époque de hausse générale des prix est provoquée par l'arrivée massive de soies japonaises sur le marché mondial, à partir de 1905. A la même époque, la mode se porte à nouveau sur les étoffes riches, qui restent l'apanage de la fabrique lyonnaise. Ce retour en faveur des riches étoffes ne fait qu'accélérer la transformation de la production lyonnaise, amorcée, dès 1900, par une fraction dynamique des fabricants. En effet, les Lyonnais sont encore les seuls à produire une étoffe très prisée, le crêpe ; ces étoffes, qui représentaient moins de 1/10e de la production lyonnaise avant 1900, en représentent 1/4 à la veille de la guerre. Malgré tout, les quantités d'étoffes produites par la fabrique restent stagnantes ; les marchés de la Fabrique paraissent saturés. En effet, le caractère de haut luxe de la soierie lyonnaise la rend inaccessible à tous ceux qui disposent d'un revenu moyen ou faible, c'est-à-dire à la clientèle de masse, que sollicitent les industries "neuves". C'est l'emploi de la soie artificielle qui, après la guerre, va régénérer la production lyonnaise.

La Fabrique traverse la guerre de 1914-1918 sans trop de difficultés. Des marchés comme l'Angleterre ou les deux Amériques lui restent largement ouverts ; le faible volume des matières premières qu'elle utilise lui permet de maintenir ses approvisionnements pendant la guerre, sa production représente environ les 3/5 de celle de 1913. L'après-guerre, par contre, est, pour elle, une période de prospérité et de bouleversements. Sa production représente en 1926 (878 millions de francs germinal) plus du double de celle de 1912 (412 millions). Cet essor de la production est suscité par l'appel de nouveaux marchés ;

en effet le conflit a favorisé l'enrichissement de pays non belligérants d'outre-mer: essentiellement les Etats-Unis, mais aussi d'autres pays qui, jusqu'alors, n'offraient que de faibles débouchés à la Fabrique. C'est ainsi que les exportations vers le Brésil et l'Argentine sont multipliées par 10 entre 1913 (4,8 millions de francs) et 1926 (47 millions de francs-or). Les exportations vers les marchés traditionnels augmentent aussi, quoique, à un rythme beaucoup moins rapide : de 210 millions de francs en 1913, les exportations vers l'Angleterre passent à 270 millions de francs or en 1926. Pour répondre à cet appel, la Fabrique cherche à organiser sa production en grand. Mais elle se heurte à une pénurie de main-d'oeuvre : celle-ci est attirée par les nouvelles industries qui se sont développées pendant la guerre dans le Sud-Est, désertant les campagnes et les petites villes où la Fabrique recrutait traditionnellement. Dès 1918, il devient difficile de grouper de larges effectifs dans les grandes usines de tissage ; les usines de 100 métiers et plus disparaissent, laissant la place à des ateliers de 1 à 30 métiers mécaniques, plus appropriés à des régions en voie de dépopulation. Cette pulvérisation des établissements de tissage coïncide avec l'emploi d'une nouvelle force motrice, l'électricité, plus souple que la force hydraulique jusqu'alors utilisée : en 1930 65 % des métiers en service dans le Bas-Dauphiné sont mûs par l'électricité. Mais le grand atout de la Fabrique, après la guerre, est l'emploi massif de la soie artificielle. Les fabricants lyonnais avaient longtemps répugné à son emploi, malgré la présence, dès 1880, d'usines de production de fils artificiels dans la région lyonnaise. Leur résistance est brisée après la guerre par les difficultés d'approvisionnement en soie naturelle, de nombreuses sources d'approvisionnement s'étant pratiquement tarées pendant la guerre. Alors que la Fabrique n'utilisait pratiquement pas de soie artificielle avant guerre, elle en consomme 0,9 millions de Kgs en 1922, 2,9 millions en 1923, 5,5 millions en 1925 à côté de 5,4 millions de Kgs de soie naturelle, la même année. Cette nouvelle matière première permet de donner aux soieries lyonnaises le caractère démocratique qui leur manquait et d'élargir leur production. En 1926 la Fabrique, d'après la courbe de sa production et de ses profits, paraît prospère, mais les fondements de cette prospérité sont très fragiles. Dès les premiers signes d'un renversement conjoncturel, la Fabrique va s'effondrer.

En effet, l'essor de la demande et l'enrichissement de nombreux pays, qui ont favorisé la soierie lyonnaise, n'ont pas été moins propices à d'autres fabriques. Malgré le rapide développement de la production lyonnaise après guerre, son importance dans la production mondiale a diminué : en 1913 la Fabrique consommait 18 % de la soie grège produite dans le monde) en 1925 elle n'en absorbe plus que 13 %; en 1913 elle consommait 8 % de la soie artificielle produite dans le monde, en 1925, 7,5 % seulement. A côté des fabriques suisse et allemande, qui ont continué de prospérer, des jeunes groupes nouveaux se sont développés à un rythme très rapide : ainsi la fabrique américaine, dont la consommation de soie naturelle a été multipliée par 10 entre 1900 (3,7 millions de Kgs) et 1930 (35 millions); ainsi les fabriques des pays producteurs de soie : Japon et Italie essentiellement. Enfin la soie artificielle, produite par des industries chimiques en pleine expansion dans tous les pays, a favorisé la multiplication des usines: c'est ainsi que l'on a vu renaître la fabrique anglaise, que des fabriques sont apparues en Belgique, Argentine, au Canada, en Espagne.

Toutes cherchent à satisfaire les besoins de leurs marchés intérieurs. Les fabriques suisse, allemande, italienne et japonaise exportent en outre une importante partie de leur production. Elles ont en commun une remarquable organisation industrielle et commerciale ; les deux plus dangereux concurrents de la Fabrique, l'Italie et le Japon, sont en outre, favorisés par des salaires très bas.

La multiplication et l'essor des fabriques concurrentes sont corrélatifs à la levée des barrières douanières. La décentralisation des activités industrielles et les fluctuations monétaires sont à l'origine de la poussée protectionniste d'après-guerre. Dès les premiers signes d'un renversement de la conjoncture, les protectionnismes s'exacerbent. Dès 1926, l'Angleterre impose des droits de douanes à l'entrée des soieries ; en 1932, ils seront augmentés. De même aux Etats-Unis. Tous les pays suivent ces exemples.

Or, la Fabrique lyonnaise est mal armée pour résister à la poussée des protectionnismes et aux concurrences. Le marché protégé que s'est réservé la France, en se tournant vers le marché national et vers les marchés de son Empire colonial, est insuffisant pour écouler la production lyonnaise. D'un autre côté, la Fabrique est insuffisamment organisée pour lutter à l'Etranger. La circonspection des Lyonnais et leur attachement à des formes qui ont fait leur preuve dans le passé, mais qui paraissent désormais périmées, expliquent l'insuffisante réforme des structures. Les méthodes de financement des sociétés sont demeurées archaïques : après la guerre, sur 236 sociétés enregistrées au Tribunal de Commerce, 192 sont encore financées par des capitaux de famille. Leurs dimensions sont restées modestes : 56 % des sociétés enregistrées après-guerre ont un capital inférieur à 500.000 fr., 36 % sont des sociétés marginales, au capital inférieur à 250.000 fr. Les quelques grosses sociétés qui apparaissent n'ont pas une dimension suffisante pour prendre une position dominante.

En 1926, la Fabrique va entrer dans une période de profonde et rapide décadence. A la violente crise de conjoncture qu'elle subit, s'ajoute pour elle une crise de structures dont elle ne se relèvera que profondément amoindrie. Les quelques années de prospérité d'après-guerre ne sont qu'une ultime flambée.

*

* * *

Au cours de la discussion qui suit l'exposé, par l'auteur, de ses thèses, Messieurs Garden et Léon insistent sur l'intérêt d'un sujet à peu près totalement neuf, et qui pose le problème de l'avenir de la Fabrique, de sa place dans une évolution régionale rapide, dans la "rénovation" de Lyon, déjà nécessaire dès les années 1920, où s'annoncent, pour la Métropole, de sérieuses épreuves. Par ailleurs, ils rendent hommage au gros effort de recherche poursuivi par Melle Garcin dans les Archives très riches de la Chambre de Commerce et du Tribunal de Commerce ; ils apprécient la netteté de son exposé, ainsi que l'habileté avec laquelle elle a tiré parti de chiffres touffus, enfin son aptitude à se dégager des questions particulières et à poser des problèmes généraux.

Ils émettent cependant des réserves sur l'ordonnancement de détail ; Monsieur Léon, en particulier, n'est pas totalement persuadé que la période 1900 -1926 ait été dominée par une croissance continue, et il regrette que les cycles n'aient pas été marqués avec plus de précision. Il se met d'accord avec M. Garden pour regretter que la part des structures n'ait pas été plus largement taillée, qu'il s'agisse des structures économiques ou des structures mentales ; les hommes, en particulier, ont été largement négligés, et les aspirations, les principes du patronat apparaissent mal. Il est également certain que l'auteur aurait eu intérêt à insister sur les discordances évidentes, qui se manifestent au cours de la période, entre la conjoncture lyonnaise et les conjonctures française et mondiale, témoignage d'un lent déclin relatif d'un groupe, dont l'adaptation à des situations nouvelles est insuffisante.

Melle Garcin se défend avec énergie et tact, opposant des arguments souvent pertinents à son jury ; celui-ci se déclare fort satisfait de son mémoire et lui attribue la mention Bien.